

particulier se pose aux fonds de pension néerlandais. Tant dans le secteur public que privé, les Pays-Bas ont intégralement financé les retraites complémentaires (s'ajoutant à la pension de vieillesse dont bénéficient tous les Néerlandais) par des économies. Au cours des dernières années, marquées par la forte hausse des cours de Bourse, les fonds de pension ont investi ces économies en actions plutôt qu'en effets à taux fixe. Cela leur a permis de constituer, pendant un certain temps, des réserves dépassant de loin les couvertures requises. De ce fait, certaines entreprises n'ont pas dû verser l'intégralité des primes convenues au profit de leurs salariés, d'autres en ont été totalement exemptées. Depuis, la situation a changé du tout au tout. Certains fonds de pension se voient contraints d'augmenter considérablement le montant des primes à payer tant par les employeurs que par les salariés, ce qui gonfle les coûts de production des entreprises. Au cas où, afin d'honorer leurs engagements, les fonds de pension seraient obligés de vendre une partie de leurs avoirs gigantesques investies en actions, cela se traduirait inévitablement par une baisse spectaculaire des cours de Bourse.

*Christiaan Berendsen
(Tr. U. Dewaele)*

HISTOIRE

Les inondations du 1^{er} février 1953: nuit dramatique pour le sud-ouest des Pays-Bas

En 1953, les gens vivaient autrement qu'à notre époque: rares étaient ceux qui possédaient une télévision ou un téléphone. Les gens écoutaient la radio, lisaient le journal; d'aucuns écrivaient des lettres et maintes personnes s'échangeaient des nouvelles dans les magasins, les cafés, sur un banc public ou près du puits du village. Les moyens de communication étaient nettement plus limités que ce n'est le cas de nos jours, ce qui parfois n'était pas sans conséquence. Ainsi, dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février 1953, des milliers de personnes et des dizaines de milliers de chevaux, de vaches, de moutons, de porcs, de chiens, de

chats, de poulets et de lapins furent assaillis à l'improviste par un raz-de-marée auquel s'ajoutait une tempête violente et persistante - une combinaison fatale. Un tel phénomène ne se produit qu'une fois tous les trois cents ans. Cette nuit-là, 1 853 personnes trouvèrent la mort dans l'eau glacée et des centaines de sinistrés passèrent de longues heures dans des conditions épouvantables, réfugiés dans les greniers, sur les toits des maisons et des granges, dans les arbres ou accrochés à une épave à la dérive. Pas moins de 72 000 personnes furent évacuées; quant aux dégâts matériels occasionnés aux maisons et aux bâtiments, ils étaient énormes. A Schouwen-Duiveland, un village entier, Capelle, fut englouti par les flots, à deux maisons près. De la centaine d'habitants qu'il comptait, quarante-deux perdirent la vie. La catastrophe toucha principalement les îles de Flandre zélandaise et de Hollande-Méridionale. Cependant, le nord-ouest du Brabant-Septentrional, l'île de Texel et des régions moins étendues de la Flandre zélandaise furent également la proie de la tempête et de l'eau dévastatrice. Là aussi, des digues cédèrent.

Le 31 janvier, date du quinzième anniversaire de la princesse Beatrix, la radio avait parlé de tempête et de marée, mais son communiqué n'avait rien d'alarmant. Le samedi soir, un présentateur annonça quelques heures avant le drame fatal: «Une violente tempête du nord-ouest sévit actuellement sur la partie occidentale de la mer du Nord. Son rayon d'action continue à s'étendre et nous pouvons nous attendre à ce qu'elle se poursuive durant toute la nuit.» Que les digues de la mer et des rivières fussent trop basses et insuffisamment entretenues, les gens l'ignoraient. Ils se sentaient à l'abri derrière elles. En réalité, les couches d'argile et le gazon étaient en mauvais état. Les rats musqués avaient creusé d'innombrables cavités, ébranlant en partie la stabilité des digues. Après la seconde guerre mondiale, l'entretien des digues ne constituait pas une priorité gouvernementale, la quasi-totalité des crédits budgétaires étant affectés à la défense

et à la reconstruction du pays. D'ailleurs, les habitants des régions concernées étaient habitués aux colères de la mer en hiver et aux tempêtes écumeuses qui faisaient claquer les volets et les tuiles. Le soir, rassemblés autour du poêle à charbon, ils s'activaient à un ouvrage manuel, lisaient, jouaient à des jeux de société ou écoutaient la radio, par exemple des jeux radiophoniques. Ensuite, il était l'heure de se coucher.

Les inondations de 1953 aux Pays-Bas furent à l'origine de l'ambitieux plan Delta: toutes les digues de la zone sinistrée furent rehaussées et consolidées, un barrage anti-tempêtes fut créé sur l'Escaut oriental et tous les chenaux furent fermés, à l'exception de l'Escaut occidental, voie d'accès au port mondial d'Anvers. L'embouchure resta ouverte. Les impressionnants travaux du Delta s'achevèrent une trentaine d'années plus tard.

En 1953, âgé de seize ans, je vivais avec mes parents à Lamswaarde, un village situé dans la partie orientale de la Flandre zélandaise. Hulst, la «plus flamande des villes néerlandaises», est toute proche. Lamswaarde se trouve à un jet de pierre du puissant estuaire de l'Escaut occidental, au centre d'un magnifique paysage aux nuages hauts, si typique des polders. Ces nuages sont tantôt charmants, tantôt menaçants. Le Pays englouti de Saefinghe est à quelques kilomètres. Dans cette région splendide, mais énigmatique, les siècles ont vu de nombreux villages autrefois florissants disparaître sous plusieurs mètres de boue compacte. Lamswaarde se situe juste derrière une digue dormante que des moines cisterciens avaient construite vers la fin du Moyen



Février 1953 dans le sud-ouest des Pays-Bas.

Age, lors de travaux de polderisation. De vieux ormes et saules têtards y croissent en maîtres. Le regard se porte vers le *Kruispolder*, le grand domaine de quelques gentlemen-farmers. Derrière la digue de mer - nous appelions l'Escaut «la mer» - coule l'Escaut occidental, un eldorado pour les jeunes: nous y apprîmes à nager comme les chiens, pêchions des crabes venimeux dans les laisses, cueillions des moules et des bigorneaux sur les blocs de basalte et brise-lames. Nous pareissions au soleil et regardions les grands navires voguer vers Anvers et en revenir.

Après la tourmente, je ressentis intensément le contraste énorme entre la tranquillité et la splendeur du paysage et la cruauté de la violence naturelle, provoquée par la force primitive de l'eau et du vent. L'eau de l'Escaut n'atteignit pas le centre du village de Lamswaarde, mais bien la digue dormante qui fut consolidée à l'aide de sacs de sable. Nous dûmes aider à les coltiner. Le dimanche 1^{er} février, dans l'après-midi, poussé par la curiosité, je pris mon vélo et roulai sur des digues mouillées et boueuses jusqu'aux endroits

LITTÉRATURE

«Les phares du nord» au Salon du Livre: littérature de Flandre et des Pays-Bas

Les Pays-Bas et la Flandre sont les invités d'honneur du Salon du Livre 2003 de Paris, qui se tiendra du 20 au 26 mars. Plus de cinquante écrivains les y représenteront dans les genres les plus divers.

Si un nombre appréciable d'écrivains d'expression néerlandaise ne sont plus des inconnus en France, la brochette d'auteurs que Paris s'apprête à accueillir va sans aucun doute permettre aux Français de découvrir la grande diversité littéraire, le contexte sociopolitique des Pays-Bas et de la Flandre, voire la langue dans laquelle est écrite la littérature des Plats Pays. *La Croix* a présenté *La Colère du monde entier*, roman du Néerlandais Maarten 't Hart (Belfond, 1999), comme une œuvre qui respire le «calvinisme flamand (sic)». Il reste beaucoup à faire pour affiner la connaissance que le lecteur français moyen a de la littérature néerlandaise. Nous ne doutons pas que «Les phares du nord» - telle est l'appellation qui a été choisie pour la présentation néerlandophone au Salon du Livre - y contribueront.

Pas mal de chemin a cependant été parcouru depuis une quinzaine d'années, et la promotion de la littérature néerlandaise en France a connu un coup d'accélérateur grâce à la création, en 1991, du *Nederlands Literair Productie- en Vertalingenfonds* (NLPVF - Fondation pour la production et la traduction de la littérature néerlandaise) (1), avec la collaboration du ministère de la Communauté flamande de Belgique. En outre, «Les Belles Étrangères» ont invité les lettres néerlandaises en 1993 et les lettres belges en 1997, ce qui a contribué de manière non négligeable à stimuler l'intérêt (2).

Quels sont, en fait, les écrivains qui ont retenu l'attention des éditeurs français? Pourquoi ceux-ci ont-ils décidé d'acheter tel auteur plutôt qu'un autre? Il est difficile de répondre à cette question. Tout le monde croit que ces initiatives sont

près de la mer qui avaient été les plus touchés. Des histoires effrayantes circulaient à leur sujet dans le village. Dans le *Kruispolder*, je vis des fermes et des maisons englouties, des dizaines d'animaux morts et gonflés dérivant sur une eau d'un gris sale; je vis des meubles qui flottaient ou étaient coincés dans la boue: des tables, des chaises, des armoires; je me souviens de vélos, de charrettes et même de morceaux de viande provenant de bacs à viande - les réfrigérateurs n'existaient pas encore. J'eus toutes les peines du monde - le vent était encore très violent - à atteindre la digue de l'Escaut. Le perré, les pilotis noirs et les murs en béton sur la digue n'avaient pas suffi à briser le déferlement des vagues, d'une puissance et d'une hauteur inhabituelles. Dans les environs immédiats du quartier de Baalhoek, je vis des bateaux de pêcheurs à la dérive. Le hameau de Duivenhoek était de loin le plus frappé alors qu'il ne jouxte pas directement l'Escaut occidental. Ce n'étaient qu'eau, que boue, vent mugissant, personnes s'affairant fébrilement par dizaines pour porter secours. A Duivenhoek, une digue intérieure s'était rompue. Trois maisons, construites dans cette digue, avaient été balayées par un raz-de-marée. Dans l'une d'entre elles, quatre habitants avaient péri; dans une autre, trois: une jeune femme de trente-trois ans avec ses deux enfants âgés de six et huit ans. Je vois encore le mari de cette femme errer, désespéré; il était vêtu d'habits gris brun, portait des bottes boueuses et une casquette. Le raz-de-marée avait surgi inopinément alors qu'il tentait avec des voisins de colmater des trous dans la digue. «Vite, habillez-vous, je viens vous chercher tout de suite», venait-il de crier à sa femme et à ses enfants. Huit personnes perdirent la vie rien que dans le hameau de Duivenhoek. Duivenhoek (coin des pigeons), un nom si paisible ... Dans mon dialecte de Flandre orientale, le Duivenhoek s'appelle «Duvelshoek», le coin du diable. Un nom bien plus approprié en ce 1^{er} février 1953.

Anton Claessens
(Tr. Ch. Giermans)